

A pied du Rhône à la Maggia

Autor(en): **Bille, S. Corinna**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **4 (1958)**

Heft 2

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847368>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A PIED DU RHÔNE A LA MAGGIA

De Corinna Bille, voici un chapitre de son livre « A pied du Rhône à la Maggia », paru aux Editions des Terreaux, à Lausanne. Redécouvrir la poésie du voyage à pied, c'est pour cette exquise narratrice nous faire retrouver toute la nostalgie des grandes vacances.

ERNEN

Arrivés à Brigue, nous prîmes un omnibus pour Fiesch et là nous sautâmes sur nos deux pieds pour ne plus compter à l'avenir que sur eux.

Un pont traverse le Rhône redevenu torrent et la longue marche commença. Mon fils avait son sourire de chat, une belle casquette blanche achetée à Fiesch, et mon mari se courbait sans faiblir sous un énorme sac de cuir fauve rempli de vêtements et de provisions pour une semaine. Nous portions aussi notre charge.

Un raccourci à travers champs de blés mûrs et cerisiers sombres montait vers Ernen. Il faisait chaud, midi sonnait, le village se découvrait peu à peu, élevant plus haut que les seigles, mais du même jaune sourd, l'épi de son clocher. Je regardais les cerises. Oh ! cerises d'Ernen, petites et sauvages, à peine amères, plus faites de noyau que de pulpe, offertes à tous, j'aurais voulu vous goûter avec plus de loisir ! Hélas, je ne pouvais que vous voler au passage, par trois ou six, bénissant votre fraîcheur.

Mais bientôt, j'oubliai les cerises pour les fenêtres d'Ernen. Une à une, je les savourai, toutes jolies, toutes peintes en blanc ou en bleu très pâle, toutes se ressemblant et pourtant différentes, avec leur encadrement rococo, l'émouvante cannelure de leurs colonnettes sur la droite et sur la gauche, et parfois l'ornement d'un losange vert amande. Au-dessus, la ligne raffinée et simple d'une frise taillée à même le bois, ce bois plus noirci qu'ailleurs, évoquait un monde purifié par les flammes. Au bas des façades, surplombant la rue ou le jardin et soutenue par des poutrelles, on voyait encore une frise plus largement sculptée, coque voguant sur les remous de l'air.

Un homme passa en chemise à carreaux rouges, des jeunes filles apparurent aux portes. Un vieillard nous demanda si nous cherchions un hôtel. Nous ne voulions que regarder le village.

Nos yeux étaient fort occupés. Ils remarquèrent encore des dates anciennes et des façades recouvertes de tavillons noirs, déchiquetés, pareils à des ailes de corbeaux clouées sur les murs. Puis nous montâmes à l'église. C'est là que l'odeur forte des roses à demi-

fanées me surprit, me troubla et même me devint consolation. Quelle destinée pour notre pauvre corps : finir parfum de rose, parfum triste, à vrai dire, et fade.

Mais, pour le moment, l'ombre de l'église où nous étions entrés entourait notre corps, le maintenait au centre d'une architecture bellement équilibrée, sobre, où chaque voûte répondait à l'autre. Les autels et les orgues n'avaient pas la laideur, hélas, habituelle, mais une majesté réjouissante ; une Vierge gothique, au lieu de le tenir assis, portait l'Enfant couché sur le ventre, en ce geste familier que toutes les mères connaissent, mais très rarement donné aux statues. Et plus loin, vieillie, hébétée, une autre Vierge au visage de Gelsomina gardait sur ses genoux le Christ mort, aux longs bras et aux longues jambes maigres. C'est, croit-on, la plus ancienne Pieta de Suisse.

Sur les autels baroques des bas-côtés, redorés sans mesure comme presque tous ceux du Haut-Valais, des Martrys androgynes élevaient d'une main des emblèmes : une palme, une cloche, une roue, une torche, mais le plus inquiétant était cette assiette blanche où reposaient deux seins coupés. Quelle sainte était-ce ? Garcia Lorca, dans mon souvenir, me répondit :

Flore nue, elle monte
des petits escaliers d'eau.
Le Consul demande un plateau
pour les seins d'Eulalie.
Un flot de veines vertes
lui jaillit de la gorge.
Son sexe tremble emmêlé
comme un oiseau dans les ronces.

On voyait encore un rétable où se tenaient, comme de petites poupées dans leurs niches, quatorze saints et saintes. Leur mystère exhalait, malgré tout son redoutable appareil, une joie intime, une grâce de jouets. Après une courte prière et le souhait de mon fils : « Que notre voyage se passe bien ! », nous nous signâmes devant un Christ de deux mètres de haut dont les grappes de sang se gonflaient, comme les raisins noirs sur les treilles suspendues de Naters, et nous nous dirigeâmes vers la place.

S. C. B.